



La Charge Fleurie

Après une niche faite, avec esprit, par M. d'Ablancourt, colonel des "grenadiers à cheval", au comte d'Argenson qu'elle détestait, Mme de Pompadour, fit porter au colonel trois roses qui s'étaient fanées à son sein.

— "Vous m'avez vengée d'un sot, disait-elle dans un billet ; merci, je me souviendrai de vous."

Le colonel mit le billet dans sa poche. La marquise avait trente-six ans ; elle était jolie encore, d'une grâce fanée qui faisait envie. Veuve de l'amour du roi, elle en était au déclin, hautaine, mais toujours belle, d'une maigreur qu'on sentait élégante, arrangée de tissus de fée, frêles, flottants, où se devinaient, à chaque pas d'exquises beautés. Le colonel s'essuya le front.

— Chère belle jolie... pensa-t-il, quel le date prenons-nous ?

C'était le 26 mars 1756. D'Ablancourt piqua les trois roses sous l'alençon de son jabot, et alla se faire sentir à ses camarades. On le plaisanta :

Le colonel, un peu gêné, avoua.

— C'est la marquise de Pompadour qui...

On devint mystérieux.

— Vous avez ses bontés ? fit un officier.

— Non, ses attentions.

— C'est être en cour. Voilà le meilleur pas vers une lieutenance générale.

— Ah ! cria le comte, Dieu me voit ! Il sait que l'ambition, jamais...

— L'amour, alors !

— Plutôt le dévouement. Et en souvenir de ces fleurs, les grenadiers à cheval, désormais auront les revers roses. La "Rose", dès aujourd'hui, sera piquée sur leur étendard.

A partir de ce jour, le régiment s'illumina ; l'aurore le suivit de ses baises.

Ses habits chantaient aux yeux. C'était une bande de fleurs qui s'en

allaient en guerre au son des trompettes, dans un parfum... Chaque matin, à la diane, des domestiques qu'on appela "valets des essences", traversaient les rangs, vidaient des flacons ; les vêtements, jusqu'au soir, en gardaient l'odeur ; et à une lieue de distance, averties par l'estafette des brises, les femmes des campagnes, humant les grenadiers à cheval, couraient à leurs rencontres ! On riait de voir le colonel, sur son alezan mibai, mi-cerise, un ruban feu au chapeau, en dentelles thé, en bottes blondes, en habit vermeil. Les épées luisaient, comme des tiges, des bouquets liaient les pommeaux ; nul régiment de France n'était plus aimé, on ne recrutait que les teints fins, et en marche, pourvu toutefois qu'ils y missent des façons coquettes, d'Ablancourt permettait aux hommes, les premiers des files, d'avoir une rose entre leurs dents.

Tout le monde à Versailles, parlait de d'Ablancourt. On comparait son cœur à une bergerie ; ses soupirs "bêlaient comme des moutons".

— J'ai bonne mémoire, disait-il. Je veux que chaque année mon régiment honore cet anniversaire. Et pour commencer, le 26 mars prochain, il y aura pour les grenadiers, quoi qu'on fasse, une "fête de fleurs". J'en donnerai l'ordre et le programme au rapport.

La marquise flattée de cet amour, que glorifiaient, gaillards, six cents hommes superbes, avertit M. d'Ablancourt que, le jour venu, elle offrirait le bouquet, pour que les grenadiers, fleuris de ses doigts, se souvinssent d'elle, et pour qu'à leur habit "d'humble drap, les hommes pussent épinglez, ne fut-ce qu'une heure, la soie des fleurs royales, les roses des jardins divins de Versailles."

Cet échange de politesses était fait sur petits papiers, portés par doubles valets : l'un nègre, envoyé par Pompadour, l'autre blond d'or,

Notre exquise diseuse, Mlle Idola Saint-Jean, dont le talent vrai jette, en notes d'argent, la pensée vibrante des grands maîtres, nous a donné à la salle Karn une fête tout à fait délicieuse.

Quiconque sait comprendre le beau, sait en saisir le reflet, où qu'il se traduise, a eu en cette soirée du 5 novembre, la complète révélation de ce que peut une âme qui s'en inspire et s'en imprègne, pour arriver sans effort à un auditoire attentif et charmé.

Mlle Saint-Jean peut être fière de son succès, elle dit et chante de toute son âme délicate et profondément émue. On aime cette voix au timbre doux, à la diction pure, aux inflexions chaudes et caressantes, parfois faite de nuances et de jets inattendus ! Ce qu'elle a bel et bien prouvé d'ailleurs, par un rendu irréprochable de "La Valse", adaption symphonique d'une poésie d'André Theuriot, par Francis Thomé.

Notre aimable compatriote — qui est professeur — travaille fort à inculquer aux nôtres, le goût de l'expression juste de notre belle langue française. C'est pourquoi il faut grandement applaudir à ses efforts, encourager, chaque fois, le talent qui se fait ainsi devoir pour l'expansion du vrai et du beau, culte qui restera toujours trop, quoi qu'on fasse, à l'arrière-plan de notre éducation nationale.

Depuis son retour d'Europe, Mlle Saint-Jean, pour cause de santé, a dû s'effacer de notre monde artistique ; mais de ce voyage, et de ce repos, il semble qu'elle nous revienne plus vaillante, et marquée de la gloire du vieux continent, puisqu'elle a eu, lors de son passage là-bas, la précieuse approbation du grand Coquelin et d'un public français qui ne lui a pas plus ménagé son admiration.

Mesdames Masson et Saucier, Mesdemoiselles Gill, Payette et Guyon, Messieurs les Professeurs Saucier et Goulet nous ont aussi fort charmés du concours de leur talent consciencieux et sympathique. Nous leur devons, en toute justice, cette mention sincère d'être partout et toujours, à la hauteur de l'attente.

E. M.